

LECON INAUGURALE C.F.T.S

1^{er} SEPTEMBRE 2014

REFLEXIONS SUR LES PERCEPTIONS ET LA REALITE SOCIALE ET CULTURELLE DE LA GUADELOUPE

« Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots ». Martin Luther KING
extrait du discours du 30 mars 1968 (5 jours avant son assassinat le 4 avril)

"Chaque génération doit, dans une relative opacité, découvrir sa mission, l'accomplir ou la trahir." Frantz FANON « Les damnés de la terre »

INTRODUCTION REMERCIEMENTS

Nous remercions le C.F.T.S, son conseil d'administration, son président M. Léo SELLIN, son directeur M. JEAN-LOUIS de leur invitation à nous exprimer aujourd'hui, à l'occasion de la rentrée solennelle de votre institut. Nous saluons les équipes et surtout les cohortes nouvelles d'étudiants qui des premières aux troisièmes années viennent puiser, chacun dans leur filière, aux sources des pratiques et de la connaissance délivrée par le Centre les rudiments de leur construction professionnelle et personnelle...

1 DE L'ENONCE AU REEL : LA PROBLEMATIQUE DES ORIGINES

L'exercice de la leçon inaugurale c'est avant tout l'occasion d'un questionnement approfondi, d'une plongée sans concession aux entrailles mêmes d'une problématique que le commanditaire a estimé tout à la fois fondamentale et fondatrice. C'est ce à quoi, nous allons nous essayer, en votre compagnie, aujourd'hui en invitant les plus jeunes d'entre vous à une attention soutenue car sans appui de facilitateurs techniques (powerpoint ou d'images). Nous allons d'entrée imposer aux plus jeunes d'entre vous une véritable épreuve... Vous allez devoir suivre le cheminement d'une réflexion intellectuelle dans tous ses méandres, ses flux et reflux, sa dialectique de conviction. Cet impératif de l'attention « soutenue et apprenante » est des plus importants. Vous avez en effet, franchi un cap décisif. En franchissant les portes du C.F.T.S et en vous inscrivant à ses cursus, vous avez grandi, peut-être sans le savoir. Vous êtes de jeunes adultes, vous accédez maintenant à l'Université avec un U majuscule. Il vous faut vous élever et vous formater à la compréhension de thématiques ardues, à la manipulation de concepts à mille lieues de la culture dominante du zapping, de l'instantané et de la non-pensée qui ont pignon sur rue de part le vaste monde. En tout cas en postulant ici, vous avez pour nous, vos aîné(e)s, fait le choix de la réflexion, de l'exigence et de la rigueur, vous avez décidé de vous retirer du diktat du monde de l'immédiateté pour vous consacrer à travers vos professions au service de l'Homme en société...

Pour en venir à la thématique de la leçon proposée, il nous appartient, dans un premier temps de l'éclairer afin d'en dégager les points forts, les moments de rupture qui baliseront et articuleront notre propos. L'intitulé « **Réflexions sur les perceptions et la réalité sociale et culturelle de la Guadeloupe** » induit de s'attacher au premier mot-clé de l'énoncé, la « Perception ». Ce terme « Perception » au sein dudit énoncé suppose une subjectivité active. Nous sommes dans le domaine de la sensibilité à peu de distance de l'émotion pour certains. Cependant ce prisme émotionnel n'est pas celui que nous privilégions dans l'appréhension du terme au cœur de cet énoncé global. Nous lui préférons nettement, celui bien plus basique et immédiat de « Perception » au sens visuel du terme, pris presque dans la dimension photographique et technique de la sensibilité des pellicules argentiques à l'ancienne (ASA 200...)... L'emploi du pluriel suppose la multiplicité de ces perceptions, des angles de vue possibles.

Le second terme-clé de la commande est celui de « Réalité sociale ». L'expression ici aussi est connotée et demande également une mise à distance. Que peut recouvrir l'expression « Réalité sociale » ?

- S'agit-il de la situation sociale générale liée à l'évolution des rapports entre classes différentes à un moment T ? (Luttes syndicales, affrontement ouvrier / patronat...).
- N'aborde-t-on pas ici la problématique de l'impact de l'économie sur les pratiques de l'individu ? Donc indirectement la question des nouvelles précarités ?
- Est-ce une photographie de la société dans l'évolution de ses liens et connections intergénérationnelles ?
- Etc, etc.

L'expression est donc ce que l'on appelle une expression-valise dans laquelle on empile de multiples et divergentes appréhensions d'un phénomène global et multiple. Elle peut donc prêter à confusion ce qui ne saurait être le cas, aujourd'hui.

Pour notre part, et dans la démarche méthodologique que nous savons avoir été celle de votre Directeur, M. JEAN-LOUIS quand il nous a exprimé sa demande, nous privilégions une toute autre lecture de l'expression. Nous pensons en fait, que de façon générique « Réalité sociale » et « comportements sociaux » sont souvent confondus dans nos approches et parlars communs. Lesdits « comportements sociaux » étant essentiellement et plus particulièrement dans les sociétés caribéennes auxquelles nous participons pleinement, des comportements de « défense sociale » de l'individu face au groupe et surtout face à la norme. Ces comportements appartiennent donc au champ culturel. « De facto », cette réalité sociale-là est structurante et totalisante car culturelle.

Nous retiendrons comme angle d'attaque et extirperons de cette globalité la problématique du comportement de l'Homme caribéen, Guadeloupéen aujourd'hui, dans son rapport de « défense sociale » avec la société telle qu'elle évolue ainsi qu'avec la norme dominante qui la régit.

En résumé, à travers l'historicité de la thématique abordée, Il s'agit donc de discerner, au-delà des apparences, du brouillard temporel, le socle psychoculturel fondamental qui a fécondé et innervé nos sociétés toutes entières. Il s'agit principalement de deviner puis d'identifier les créations historiques et comportementales, outils de cette « défense sociale » qui ont forgé les atavismes sociaux qui régissent encore le corps social guadeloupéen. Qui le régissent d'ailleurs quelquefois, à son corps défendant.

Cependant bien au-delà de la simple identification, il sera tout aussi important de saisir les modalités opérationnelles et leur sens profond dans la société contemporaine.

Que cela nous plaise ou non, que cela vous plaise ou non, vous êtes, nous sommes le fruit d'un long process. Nombre d'éléments de fonctionnement du process fondamental n'ont pas encore été effacés de la carte-mère, car dans le processus de « défense sociale » ce sont ces éléments et données de base qui ont permis aux membres de notre communauté de survivre et d'exister aujourd'hui.

Les 45 minutes qui me sont accordées seront, bien entendu, tendues vers la volonté de vous apporter quelques observations pratiques sur la distance pouvant exister entre la « devanture sociale » qu'affiche complaisamment notre communauté de vie – ce qu'elle veut bien donner à voir - et les forces souterraines puissantes et invisibles qui la travaillent. Nous vous inviterons à passer avec nous derrière le « rideau des apparences faciles »... pour essayer de toucher le vrai... Mon propos sera donc organisé en trois volets :

D'abord, un constat et une analyse anthropoculturelle approfondie de la mise en place de la société Guadeloupéenne des origines /...à nos jours ?/.

Ensuite, un survol de quelques-uns des défis sociétaux que nous aurons à affronter

Enfin, partant de cette approche, une réflexion prospective globalisante sur ce que l'on pourrait attendre de vous, au stade de maturation où est parvenue notre société.

2 APPROCHE DU SOCLE ANTHROPOCULTUREL DE LA COMMUNAUTE GUADELOUPEENNE : UN VECU SOUTERRAIN A APPREHENDER

2.1 Du pays formel au pays réel : s'immerger et maîtriser son espace :

Intervenants sociaux vous opérez sur le vivant ; « *Vous n'architecturez pas des bâtiments, vous architecturez l'humain...* ».

D'où vient l'Homme de ce pays ? Qui est-il ?

Pour saisir la complexité de « *l'Homo Guadalupéensis* », il nous faut revenir aux origines... La mise en esclavage fait et système économique premier s'affirme comme un phénomène totalisant. L'Homme en l'espèce le « **Nègre** » est contraint de s'adapter. Nourriture, vêtement, logement, soins tout est adaptation. Adaptation de pratiques africaines aux réalités du terrain (pharmacopée), adaptation des syntaxes européenne et amérindienne aux structures grammaticales africaines (naissance des créoles), adaptation des plantes et produits du terroir aux gastronomies exogènes, etc, etc.

« *S'adapter ou mourir* » telle semble être la devise fondamentale de tous les groupes de bossales africains, jusque et même celle de certaines franges des populations originelles Kalina qui se mélangent aux africains... Cette devise opère de façon et ininterrompue avec comme unique et constant objectif : « **Sauvegarder son Humanité** ».

Dans le système fermé, quasi autarcique de la Plantation, l'homme africain esclavagisé et tous ceux qui lui succéderont dans ces espaces coercitifs, je parle ici des migrants indiens du 19^{ème} siècle, sont aussi contraints de négocier. « De facto », le faible - l'homme et la femme réduits en esclavage – installe un rapport de force asymétrique, c'est le « *Rapport du faible au fort* ». Quand l'on ne peut affronter frontalement un obstacle, on le contourne. Naissent alors, en Guadeloupe comme dans toute l'aire civilisationnelle méso-américaine et caraïbe, ce que nous appellerons des « Sociétés de stratégies ». Le planteur a beau être le plus fort, « *An ké kouyonéy kanmenm...* », il a beau disposé de la force et de « Lalwa », « *An ké pasé pa may toujou* »...

L'apparition du « Code noir » en 1685, n'est que l'expression de l'institutionnalisation du « Rapport du faible au fort » de la part de l'état.

L'homme réduit en esclavage a pris l'habitude de ruser avec le colon (objet principal de son ire et ennemi localement identifié au sein du système), il « devient ruse lui-même ».

Résistance et résilience s'appuient sur la ruse comme vecteur fondamental investissant tous les aspects de la vie.

Pour illustrer les permanences et la puissance de ce mode de fonctionnement nous décrypterons en votre compagnie quatre expressions créoles au cœur de ces postures de ruse et de contournement :

- Le « Ou vwèy ou pa vwèy ». Jeu universel importé d'Europe par les cabaretiers des ports migre vers l'intérieur des terres et la Plantation. Dans ce jeu où quasiment jamais le joueur n'arrive à localiser la pièce de monnaie à gagner, le message subliminal envoyé par le maître du jeu est « Ni lontan an kouyonéw ». Chaque fois les participants sont grugés...
- Le « Palé an daki ». De même, la fameuse pratique du « *palé an daki* » qui consiste à exclure d'une conversation une tierce personne par des allusions ou des références connues du seul cercle des initiés est l'une de ses multiples postures de protection qui sont légions dans notre univers. Cela peut aussi s'appeler des conversations à clé...
- Le « Bigidi ». Pour ceux d'entre vous qui n'ont pas eu l'occasion d'assister à une « Swaré Léwoz ». Ce type de soirée, dans la partie festive et culturelle s'articule autour de plusieurs couples se répondant l'un l'autre et convergeant dans l'harmonie globale du chant et de la danse. Couple (chantè / répondè), Couple (makè / boulyaryen), couple (makè / dansè). Attardons-nous sur le dernier de ces couples. « Makè » et « Dansè » sont deux pans d'une entité globale le Léwoz ». Ils se complètent parfaitement pour donner identité et aura à la manifestation à laquelle ils participent. Dès le départ et les roulements introductifs au morceau, le « Makè » tente d'imposer sa loi au « Dansè ». Dans la majorité des cas, le danseur se plie mais il arrive souvent que ce dernier se rebelle... La joute peut démarrer car le danseur décide d'échapper à la tyrannie du marqueur. Pour ce faire, le danseur va volontairement casser les codes de la danse, il va utiliser la ruse contre le marqueur. En plein appel de ce dernier, il va introduire un pas ou une gestuelle discordante imposant au marqueur de rompre son phrasé initial pour marquer la posture incongrue qui vient de lui être proposée... Cette gestuelle (pas ou cassé du corps) est,

en fait, le premier temps du « Bigidi » popularisé par Léna BLOU, chorégraphe guadeloupéenne renommée. Ce déséquilibre arythmique du « Bigidi » introduit par le danseur ou la danseuse rompt l'équilibre initial de l'échange au sein de ce couple. La rupture de cet équilibre remet en cause la domination du marqueur et subvertit les règles de la danse et donc du « Léwoz ». A cet instant dans la joute esthétique et politique (prise de pouvoir) qui se joue, c'est le danseur ou la danseuse qui impose sa loi. Ce faisant, il concourt à créer un autre équilibre dans l'acte de danse. Ainsi au cœur même de ce qui n'est sur la Plantation, qu'un moment de détente, la confrontation et son inévitable corollaire ou agent, la ruse se repositionne. C'est dire la consubstantialité de dette posture de ruse avec notre être...

- Le « Wi pani pouki ». Qui suis-je ? D'où et au nom de qui je parle ? Je représente « *Lalwa* » ou j'en suis indépendant. En effet, nous savons que l'histoire a enseigné au gens de chez nous une science innée de l'audit sociologique instantané. Nous sommes souvent transparents devant des auditoires populaires. Exemple édifiant rencontré lors de la mise en place du programme LEADER à Pointe-Noire et Marie-Galante vers les années 2000... En l'espèce un jeune cadre de la D.A.F¹ fraîchement débarqué de Paris se persuade ; sur un simple « Oui » d'un agriculteur de la côte sous le vent que son projet de redynamisation agricole est acté et revendiqué. A-t-il dit « *Wi* » ? « *Wi, an sé boug aw* » ? « *Wi pani pwoblèm* » ? Mé si ni pwoblèm menm... ou pire « *Wi tchiiiipp* » ? alors là, « *tout krab la mô an barila* ». Mal en a pris d'ailleurs, à ce jeune homme car le « Oui » qu'il avait entendu ce jour-là n'était pas du tout celui prononcé par son interlocuteur...
- Bien souvent l'auditeur nous dit ce que nous voulons entendre... Il nous appartient de ne pas être dupes de son discours... Les « **WI PANI POU KI!**² », « **WI PAKA MONTE MONN** »... Sont autant de postures de combat « **Ki kèsyon ou ka pozéanw la ?** »

¹ Direction de l'Agriculture et de la Forêt.

² Littéralement (le) « Oui n'a pas besoin d'explication. »

- Au-delà de ces formules fortes illustrant les fondements mêmes de l'anthropologie guadeloupéenne dans son « *Rapport du faible au fort* », un personnage synthétise et symbolise tout à la fois toute la dimension du jeu et des stratégies à l'œuvre dans notre société. Il s'agit du personnage de « **Kompè lapen** ». Expression d'un individualisme exacerbé, où seul l'individu à droit de cité et peut triompher, « **Kompè lapen** » exerce toujours ses tours aux dépens de deux personnages emblématiques. « **Misyé Liwa** » symbolisant tous les pouvoirs établis : l'état, les planteurs, le blanc et par extension toutes les institutions apparues, apparaissant ou à paraître... « **Kompè Zanba** » représentant tous les autres membres de la communauté. Tout nèg é milat. Ridiculisé, inférieurisé par « **Lapen** », « **Zanba** » démontre l'inutilité de la coopération intra-communautaire car incapable de s'élever au niveau du meneur de jeu qu'est « **Lapen** ». **Ceci dit la morale induite et toujours opérante est qu'il n'y a qu'une seule porte de sortie, le projet et l'action personnels.**

Formaté par le fait colonial, l'Homme guadeloupéen, lui a échappé aujourd'hui tout en continuant à fonctionner dans un espace où le formatage initial opère encore...

Mais c'est avec ce matériau humain qu'il nous appartient d'affronter...

3 COMPRENDRE ET RELEVER LES DEFIS SOCIAUX ET SOCIETAUX EN DEVENIR

3.1 Anticiper la bombe sociale du vieillissement

Je mentionne ici ce défi dont l'identification a été faite par deux éminents chercheurs. M Claude VALENTIN-MARIE, d'une part, à travers ses travaux sur les prospectives démographiques à l'horizon 2040-2050 des originaires de Guadeloupe, Guyane, Martinique et de la Réunion. D'autre part, par feu J-C COURBAIN dans ses travaux sur la « Tenaille démographique » entre vieillissement des classes d'âge supérieure et non-renouvellement des classes d'âge jeune... Cette problématique de fond dont ne se sont pas encore réellement saisie nos décideurs dans toute sa complexité concerne prioritairement les spécialistes du sanitaire et social et vous uniquement par ricochet. C'est la raison pour laquelle je ne m'y attarderai pas ce matin.

Cependant à côté de ce premier challenge se profile un second défi, d'autant plus complexe que difficile à saisir voire à formuler car questionnant la délicate problématique du rapport Homme-Femme dans notre société. Mais comme aujourd'hui, je suis seul maître du jeu, je vais vous entretenir de cette question que d'aucuns par peur du « Politiquement incorrect » refusent de poser.

3.2 Appréhender le possible divorce sociétal H F pour construire le nouveau vivre-ensemble :

De fait, nous sommes interpellés par une tendance de plus en plus significative observée par divers acteurs de terrain dans le monde de l'éducation et de la formation : chefs, d'établissement et leur encadrement administratif, enseignants, et aussi par certains professionnels qui par leur métier fréquentent ou ont à connaître de la vie éducative (sociologue, anthropologue, thérapeute, infirmière scolaire etc.). Le constat que nous posons est de l'ordre du ressenti, il ne sera pas étayé par la batterie de mesures statistiques qui nous permettrait de poser une vérité absolue. Aujourd'hui nous nous plaçons plus dans la posture de l'éveilleur, de l'aiguillon sur une problématique qui pour diffuse qu'elle soit n'en est pas moins silencieusement à l'œuvre et risque peut-être, si rien n'est fait aujourd'hui de nous interpeller vigoureusement dans un avenir plus ou moins proche.

Ce phénomène sociologique c'est celui de la réussite de plus en plus affirmée des filles et d'un de ses corollaires, le décrochage des garçons dans le processus éducatif. Le processus de réussite des filles s'avérant mondial

et socialement positif, il s'agit de comprendre les raisons pour lesquelles ce fait peut induire ou amplifier, si la séparation des courbes s'amplifie, de dangereuses distorsions au cœur même de la relation homme – femme dans la société guadeloupéenne³...

En effet, si dans les classes du primaire la prééminence des filles existe, elle semble fortement se différencier à partir du collège. C'est le lieu où, selon les différents entretiens menés, l'écart commence à se creuser notablement. Le cap du baccalauréat et des « Prépas » mitige à peine le constat. Ce processus dont certains éléments pourraient laisser penser qu'il risque de devenir une tendance lourde est sans conteste en lien avec la question de l'éducation au sein des familles et de la société. Dans une société qui fait du consumérisme acharné le pilier de ses valeurs, du rapport de force et de la performance souvent confondues les repères fondamentaux ainsi que du refus de la frustration l'aune de la réussite, les garçons laissés plus libres par leur famille et par leurs mères que les filles s'attachent à la culture de l'immédiateté qui règne dans les espaces publics et lieux ouverts auxquels ils accèdent facilement.

Par ailleurs, la réelle dévalorisation de la réussite scolaire qui domine dans certains espaces peut entraîner de la part de bons élèves des comportements de rejet de l'école pour se conformer à l'image valorisante du « Boss ». Ainsi dans nos cours de récréation des « Boss » mènent la danse depuis le C.P intimidant classe et enseignants mais s'attirant dans le plus pur effet « Bad boy » les regards et l'attachement de nos « belles ».

Cette description qui pourrait paraître farfelue est dans certaines classes - heureusement minoritaires - une réalité tangible. Nous sommes loin d'un « vivre-ensemble » idyllique et les « soutiers » de l'Éducation Nationale qui au jour le jour vivent ces dérives s'épuisent à essayer d'y répondre de façon intelligente au sein de communautés scolaires souvent déboussolées.

Pour en revenir au fond de notre sujet quelles conséquences cette distorsion croissante des réussites porte-t-elle en son sein ?

³ Sachant de fait que l'histoire nous a légué sinon un contentieux à tout le moins des incompréhensions non posées donc non appropriées et encore moins résolues.

Nous en relevons pour notre part quatre :

1- Une forte inadéquation de l'offre maritale et sentimentale locale pour ces jeunes femmes très diplômées. Trouveront-elles au sein de leur société le partenaire idéal pour construire leur foyer ? Déjà dans de nombreuses cohortes scolaires depuis quelques années ce processus s'amplifie, certaines filles faisant le choix volontaire de se caser en abandonnant leur carrière professionnelle ou de plus en plus, en refusant le sacrifice professionnel nombreuses celles qui décident de s'expatrier pour de longues séquences. Qu'il s'agisse de phénomènes d'autocensure ou d'expatriation il y a là une grave déperdition économique pour le pays.

2- Fragilisation du lien et de la cohésion intrafamiliale. Pour celles qui choisissent, malgré cette forte différence intellectuelle, de constituer des couples locaux apparaissent souvent des difficultés de communication. Ces jeunes femmes sont confrontées à des hommes souvent immatures et qui ne portent dans le couple que des apports culturels tronqués et biaisés. Leur tentative de s'accrocher à leur culture en s'alliant à leurs compatriotes est souvent délicate car ces hommes insécures psychologiquement dans la relation ne sont pas les relais efficaces d'une construction sociale porteuse.

Deux stratégies peuvent alors émerger :

a) Certains des hommes se réfugient dans une polygamie bâtarde et pseudo-identitaire multipliant des enfants avec des femmes différentes – continuation de pratiques culturelles anciennes – mais cette fois positionnées dans un discours de défense construit et quelquefois hostile à leurs compagnes potentielles et à la femme tout court.

b) Face à des hommes moins armés conceptuellement que ne sont les filles et qui éprouvent certaines difficultés à formaliser leurs réponses, la violence souvent verbale remplace l'échange. En effet, contrairement à nos pères et grands-pères qui réussissaient – à partir de leur expérience sociale ou leurs compétences techniques- à construire un relationnel avec leurs épouses, nombre de jeunes hommes semblent aujourd'hui totalement démunis. La violence devient l'ultime forme de recours et de dialogue.

3- Fuite accélérée des cerveaux en lien avec la création d'alliances massives avec l'extérieur.

4-Développement de mouvements (le terme est impropre) féminins parfaitement mimétiques avec celui des hommes et porteurs d'une certaine violence. De plus en plus les jeunes filles adoptent des postures d'affirmation forte au travers de pratiques addictives (alcool, drogue mais aussi sexualité offensive). Des combats de jeunes filles s'organisent devant

les collègues autour et pour de jeunes garçons. Ironie de l'histoire, ce sont les garçons qui scénarisent ces affrontements mais ils sont filmés aussi bien par les garçons que par les filles.

Mais décrire ce mouvement ne serait qu'un leurre si ne nous attachions à déchiffrer les origines profondes de cette situation. Là encore, dans un mouvement dialectique naturel, une brève immersion dans l'histoire est nécessaire pour nous permettre d'accéder aux clés de la compréhension et dans la même dynamique saisir les étranges sinusoïdales des parcours de nos sociétés.

Il faut donc ici en revenir, sur ce qu'Albert FLAGIE, notre maître à tous dans l'approche anthropologique, appelle le « grand malentendu ».

2.3 Aux sources de cette fracture potentielle : le « grand malentendu »

Comprendre cette problématique contemporaine infère donc de revenir aux sources et de consulter un texte dont les dispositions réglementaires pèsent encore d'un poids d'autant plus certain, que non-conscient sur quelques-uns de nos comportements.

EDIT DU ROY, OU CODE NOIR, SUR LES ESCLAVES DES ILES DE L'AMERIQUE

Mars 1685. A Versailles

Article 10 : Les solennités prescrites par l'ordonnance de Blois et par la déclaration de 1639 pour les mariages seront observées tant à l'égard des personnes libres que des esclaves, sans néanmoins que le consentement du père et de la mère de l'esclave y soit nécessaire, mais celui du maître seulement.

Article 11 : Défendons très expressément aux curés de procéder aux mariages des esclaves, s'ils ne font apparoir du consentement de leurs maîtres. Défendons aussi aux maîtres d'user d'aucunes contraintes sur leurs esclaves pour les marier contre leur gré.

Article 12 : Les enfants qui naîtront des mariages entre esclaves seront esclaves et appartiendront aux maîtres des femmes esclaves et non à ceux de leurs maris, si le mari et la femme ont des maîtres différents.

Article 13 : Voulons que si le mari esclave a épousé une femme libre, les enfants tant mâles que filles, suivent la condition de leur mère et soient libres comme elle, nonobstant la servitude de leur père, et que, si le père est libre et la mère esclave, les enfants soient esclaves pareillement.

Nous sommes au coeur du « contentieux » interne qui fonde notre société.

L'article 10 inscrit la possibilité du mariage tout en enlevant l'autorisation à la famille génétique au profit du maître.

L'article 11 interdit aux curés de procéder au mariage des esclaves sans consentement du maître. Qui plus est, il interdit à ce dernier le mariage des époux potentiels, contre leur gré. La volonté d'éviter la constitution de la famille nucléaire et stable est claire.

L'article 12 fait des enfants d'esclaves la possession du maître de la femme esclave. La primauté de la femme esclave sur la gestion de sa descendance est ici actée. De plus, la productivité sexuelle de l'africain réduit en esclavage ne profite qu'au maître... Dépossession affective et physique.

L'article 13 consacre l'absolue prééminence féminine dans l'attribution du bien le plus cher à l'époque : la liberté. Les femmes ont le pouvoir fondamental d'affranchir leur descendance, le seul qui compte dans une société esclavagisée. Ce ne sera pas par l'homme que se réalisera la transmission du Patrimoine... Ne devrait-on pas alors parler de Matrimoine ?

Le pouvoir réel d'assurer et de protéger sa reproduction est dans cet espace celui de la femme, même réduite en esclavage. La capacité de négociation d'un homme qui est un mineur légal tant du point de vue de la procréation que de celui de la transmission est nulle. Il faut des trésors de ruse et de détermination pour qu'une famille s'édifie et survive dans ces conditions...

Qui plus est, dans cet espace social normé et contrôlé, l'irruption de la libération de 1848 ne simplifie pas les choses. En effet, le basculement de 1848 ne s'accompagne pas d'un basculement de l'ordre social, ni dans la dimension économique – le pouvoir républicain faisant bien attention à préserver la domination des colons – ni dans la dimension symbolique et dans la tête des gens. Le renversement est d'ordre juridique et cela ne va pas arranger la situation.

1848 voit l'adoption du « Code civil » avec la consécration de l'homme. Jusqu'ici mineur légal, l'homme anciennement réduit en esclavage est soudainement érigé dans la figure du « paterfamilias » à la française. Vous vous doutez bien que cela ne peut pas fonctionner alors que la femme guadeloupéenne ou caribéenne gère et dirige l'espace social depuis 163 ans... L'homme sait bien qu'il ne détient pas l'autorité réelle.

L'espace de négociation entre la femme et l'homme sera l'institution du mariage. Le mariage dont le « Code noir » ne voulait pas fondamentalement devient pour le pouvoir politique français, gage de citoyenneté, de moralité, d'obéissance et surtout dans les années 1850-1870, gage de mise au travail (l'essentiel). Pour les hommes, le mariage donne l'apparence de l'autorité, pour la femme, il confère la respectabilité : « *An ka pôté nonla* »...

En réalité, il y a flagrante distorsion entre le projet colonial de « l'Homme Blanc » et / ou de l'ordre colonial et le réel guadeloupéen. Le « Code civil » pose une primauté absolue de l'homme auquel doit se soumettre la femme.

C'est ici qu'intervient le « **Grand malentendu** » dont parle Albert FLAGIE et ceci à deux niveaux. D'abord entre l'homme et la femme au sein de la communauté guadeloupéenne, ensuite entre cette communauté guadeloupéenne et l'état.

Dans la première facette l'homme même s'il connaît les limites de son autorité ne va pas renoncer à l'exercer. Pour la femme, le mariage apparaît comme un outil supplémentaire de protection de sa descendance ainsi que de sa propre respectabilité mais il ne signifie pas soumission à l'homme. « *On nonm pa ka di on fanm ka i ni a fè* ». De plus, lors de la cérémonie « *Aranjéw pou i pa fouré bag la two fon* » conseil de grand-mères...

Pour la deuxième facette, à l'origine, l'adoption de la citoyenneté française et de tout ce qui s'y rattache est la permanence de l'application de la stratégie de l'adaptation. Stratégie guidée par l'objectif constant et exclusif de la conquête et de l'affirmation de son humanité. Ce n'est pas un blanc-seing et une adhésion béate à la francité. Ne confondons pas la lame de fond traversant la société pour la mise en place de son projet politique principal et l'utilisation qu'ont pu en faire, à son profit, la petite-bourgeoisie locale et ses porte-paroles politiques.

En réalité, par une ruse de l'histoire, avec cet épisode du « **Grand malentendu** », l'évolution sociologique de la communauté guadeloupéenne - jusques et y compris dans ses déclinaisons contemporaines - nous renvoie aux fondements anthropologiques évoqués en partie au départ de cette leçon. Par un curieux « retour de balancier » la société locale réépouse sa matrice initiale. Le fait que cette dernière ait pu nous mener jusqu'à aujourd'hui, relativisera peut-être nos angoisses et notre capacité à passer l'écueil...

La constatation première et absolument fondamentale qui s'impose, à notre sens, après ces diverses immersions aux sources de notre réel est que nous fonctionnons sur des bases fausses. Qui plus est, nous souffrons de graves lacunes d'information voire de connaissance tout court sur les faits que nous visualisons mais dont nous sommes bien souvent incapables de discerner les causes et les modalités des dynamiques en action sous nos yeux.

En résumé, notre carte mentale, nous qui prétendons agir ne correspond pas au territoire que nous ambitionnons de gérer. C'est comme si vous vouliez vous déplacer à Cayenne, Pointe-à-Pitre ou Kingston avec la même carte de la « Mer de la Tranquillité » sur la lune. Bon courage...

Dressons donc de manière fort rapide, non la carte du territoire mais au moins les nœuds symboliques ou les carrefours routiers - pour persister dans l'allégorie de la carte - à ne pas manquer pour « a minima » ne pas aller dans le décor.

LES SEPT ATAVISMES SOCIOCULTURELS QUI STRUCTURENT LE FAIRE ET L'ETRE-AU-MONDE DE L'HOMME GUADELOUPEEN

De fait l'histoire se condense, à notre sens, dans 7 atavismes (du latin *Atavus*: ancêtre) socioculturels que l'on peut définir comme des comportements individuels ou collectifs agissant quasiment comme des réflexes ou des postures psycho affectives d'autant plus pernicious qu'ils sont massivement inconscients.

7.1 Non connaissance de la réalité historique et poids démesuré du non-dit historique. Ce problème est lié à l'absence de psychodrame national (éléments ayant soudé la communautés autour de valeurs communes issues d'une histoire et d'une mémoire partagées, « 14 juillet » pour les Français, « Reconquista » pour les espagnols...

7.2 Intériorisation collective de tous les effets de l'esclavage (apprentissage de la division, insécurisation collective, réflexe de la « Fanyoumania⁴ » comme traduction du niveau d'incompétence des individus). Ce phénomène du « Fanyou » s'affirme selon nous comme la traduction du degré d'incompétence de l'individu et de sa réaction destructrice à l'action de son compatriote comme unique moyen de communication...

⁴ La paternité du terme et du concept revient à Maurice Auguste ARCONTE.

7.3 Défaut de métabolisation de toutes les images de l'esclavage, persistance de ces images errantes venant perturber « l'être-au-monde » de l'individu guadeloupéen.

7.4 Absence de perception du rapport entre les choses (capacité à prendre la partie pour le tout), confondre causes et conséquences, incapacité à dissocier l'individu du problème par une personnalisation excessive des rapports, donc c'est la porte ouverte au « diktat de l'affect ».

7.5 L'Autodisqualification permanente entraînant une difficulté d'épanouissement du guadeloupéen dans son milieu naturel. Cette autodisqualification est le signe d'un manque de confiance méthodiquement et systématiquement programmé dans notre inconscient aussi bien individuel que collectif. La prise de conscience objective de ce formatage colonial est la première marche vers tout processus de reconquête de nous-mêmes.

7.6 Problématique du positionnement face au temps et face à sa gestion (plasticité, flexibilité...). Difficulté de se situer et se repérer dans le temps et l'espace, gestion dilettante du temps, absence de profondeur temporelle dans notre positionnement nous cantonnant à œuvrer dans une immédiateté structurellement inféconde. La maxime populaire « *Dèmen sé on kouyon* » symbolisant parfaitement cet état-d'être. Du point de vue de la gestion des ressources nous sommes des « Sprinters » pas des « Coureurs de fond ».

7.7 Caractère fédérateur des leaders négatifs dans une « société de connivence et de stratégies » ; « *fè sa ban mwèn* », « *i pa fè sa ban mwèn* », « *I pwan bak...* », « *Yo pa bay...* »... fondée sur le regard. L'exercice du leadership sous nos cieux s'avère des plus difficiles, car la capacité à s'opposer au discours simpliste et basique est souvent grippée voire invalidée par la connivence entre le prétendant à ce leadership et les groupes. Une connivence aggravée par la proximité inquisitoriale du regard. Au moment où le « leader » potentiel perd le contrôle de ses troupes en osant s'opposer à elles, émerge le leader négatif dont le simplisme du discours et de l'argumentaire rallie tous les suffrages.

Mais à quelques jets de la fin de notre intervention je voudrais une dernière fois m'adresser prioritairement aux étudiants ici présents.

4 CE QUE L'ON ATTEND DE VOUS...

Principalement, vos enseignants, l'encadrement de l'institution, les donneurs d'ordre qui financent le C.F.T.S attendent de vous, implication, investissement et réussite.

Mais au-delà de cet aspect immédiat, il faut vous poser la question de cette attente fondamentale qui vous permettra de construire votre vie professionnelle.

Ce que l'on attend de vous est-ce de reconstruire des « individus en manque de repères » qui dans les cités imposent leur loi ? S'agit-il de résoudre les fractures dues à l'envahissement du domaine social par la marchandisation libérale ? Ne vous méprenez pas, vous ne le pouvez pas, tout au moins, pas encore.

Dans cette optique, je crois modestement que ce que l'on attend de vous, ce que vos parents, vos amis attendent de vous c'est l'ambition et l'audace de les aider à comprendre et à avancer dans le brouillard qui s'élève. Dans votre domaine du social et du « développement social » notion que nous devons radicalement distinguer de « l'action sociale » à la papa, ce que l'on attend de vous est que vous saisissiez avec une détermination éthique, avec une expertise professionnelle des questions de notre société, non pas pour les résoudre, vous ne pouvez le faire qu'avec l'ensemble de la communauté et des décideurs, mais pour éclairer lesdits décideurs, sur la cartographie à adopter et les routes à emprunter. Vous aurez la redoutable tâche de continuer ce que nombre de vos enseignants ont commencé à pratiquer, mais vous devrez monter d'un cran et outre votre pratique vous devrez, pour certains passionnés et experts, théoriser cette pratique et enrichir notre pensée commune.

Pour ce faire, vous devez réapprendre à vous immerger dans le moule et l'espace psycho-cosmogonique de votre société pour s'imprégner de ses schèmes et être capables de les penser voire les repenser pour pouvoir prétendre à l'efficacité opérationnelle que l'on (société et décideurs) exigera inévitablement de vous. Vous devrez « oser penser votre espace » et y réinvestir de façon moderne les acquis culturels et cosmogoniques de votre société dans une « dynamique sociale » pertinente et efficiente.

Quelques pistes pour avancer :

1 Mettre l'exigence au centre de votre démarche d'apprentissage. L'exigence et la rigueur sont la base de toute volonté d'apprendre. On ne peut se contenter de l'à peu-près...

2 Etre curieux de tout. Nous vous invitons à revenir à la pensée conceptuelle par le biais de la lecture pour construire l'argumentaire personnalisé qui vous sied. Féconder votre imaginaire dans la plongée résolue dans les littératures américaines et caribéennes (Maya ANGELOU, Toni MORRISON, Dereck WALCOTT, Margaret WALKER, René DEPESTRE, J-C FIGNOLE, Nicolas GUILLEN, Jorge AMADO, GABO - Gabriel GARCIA MARQUEZ - Maryse CONDE, Gisèle PINEAU...). Car la littérature est fondamentale dans la construction personnelle, elle échappe et met à distance de la dictature de l'image. **Il faut savoir lire « inutile »**... De même, la fréquentation et la pratique des « arts plastiques » est une respiration inespérée que vous offre le C.F.T.S. Aspirez-la à plein poumon, soyez curieux de tout, fréquentez-les expositions, enrichissez-vous de tout ce qui passe...

3 Apprendre ou réapprendre le travail collectif. Le proverbe arabe dit : « *Tout seul on va plus vite, ensemble on va plus loin* ».

4 Ecouter le terrain. Le travail social est toujours un travail d'enquête. Qui fait quoi ? Qui est qui ? Qui décide ? Officiellement ou réellement ? Etc. Quel que soit la situation, nombre de réponses appartiennent au terrain. Le « développement social » ne se fait pas en chambre.

5 Etre attentif, (ve) aux expériences locales... Beaucoup d'initiatives particulièrement innovantes se déroulent pas très loin de chez vous...

6 Fuir le cirque médiatique. La dynamique sociale est une dynamique de la durée, de la construction lente et méticuleuse de rapports humains et de confiance. Si vous pensez avoir avancé dans la compréhension d'un phénomène ou avoir des réponses à des problématiques particulières, partagez avec votre équipe. N'aller pas communiquer sur les ondes...

7 Oser, oser, oser

EN GUISE DE CONCLUSION

« Je demande trop aux hommes! Mais pas assez aux nègres, Madame! S'il y a une chose qui, autant que les propos des esclavagistes, m'irrite, c'est d'entendre nos philanthropes clamer, dans le meilleur esprit sans doute, que tous les hommes sont des hommes et qu'il n'y a ni Blancs ni Noirs. C'est penser à son aise, et hors du monde, Madame. Tous les hommes ont mêmes droits. J'y souscris. Mais du commun lot, il en est qui ont plus de devoirs que d'autres. Là est l'inégalité. Une inégalité de sommations, comprenez-vous ? A qui fera-t-on croire que tous les hommes, je dis tous, sans privilège, sans particulière exonération, ont connu la déportation, la traite, l'esclavage, le collectif ravalement à la bête, le total outrage, la vaste insulte, que tous, ils ont reçu plaqué sur le corps, au visage, l'omni-niant crachat! Nous seuls, Madame, vous m'entendez, nous seuls, les nègres! Alors, au fond de la fosse! C'est bien ainsi que je l'entends. Au plus bas de la fosse. C'est là que nous crions; de là que nous aspirons à l'air, à la lumière, au soleil. Et si nous voulons remonter, voyez comme s'imposent à nous, le pied qui s'arcboute, le muscle qui se tend, les dents qui se serrent, la tête, oh! la tête large et froide! Et voilà pourquoi il faut en demander aux nègres plus qu'aux autres : plus de travail, plus de foi, plus d'enthousiasme, un pas, un autre pas, encore un autre pas et tenir gagné chaque pas! C'est d'une remontée jamais vue que je parle, Messieurs, et malheur à celui dont le pied flanche! »

Aimé CESAIRE, La tragédie du roi Christophe

Je crois que le soleil est un œuf de lumière pondu par la nuit que la prière retombe en pluie de fruits dans la corbeille des mains offertes.

Guy TIROLIEN, CREDO

Vous êtes nos enfants, nous avons fondamentalement confiance en vous et vous êtes capables de bien des choses...

Vous êtes notre demain...

Claude HOTON